Vol. LI SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 22 FEVRIER 1922 No. 14

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :
Le Manitoba
par A. GAUVIN
Rue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone 1235

LES HEROS OUBLIES

Le Père Lacombe, O.M.I.

Le développement extraordinaire de l'Ouest Canadien est bien une merveille de l'histoire et l'un des evénements les plus saillants de notre époque sera certainement la prise de possession pacifique des immenses territoires du Nord-Ouest par les peuples civilisés. Or dans cette conquête les missionnaires ont joué un rôle prépondérant et parmi eux le Père Lacombe, O.M.I., doit être cité comme un des principaux artisans de cette conquête pacifique.

Un pionnier parmi les missionnaires de l'Ouest avait écrit en 1850 à Mgr Provencher: "Quand le dernier buffalo sera mort on pourra tenter alors quelque chose du côté des prairies." Le Père Lacombe n'attendit pas si longtemps, en 1865 il obtint de ses supérieurs la mission qu'il convoitait depuis longtemps, celle de courir les prairies du Nord-Ouest avec les Cris et les Pieds-Noirs. Longtemps il exerça ce pénible ministère apprenant les langues indiennes, vivant de la vie des sauvages et se faisant à leurs moeurs. Son ministère fut fructueux; dans une seule saison il baptisa plus de quatre cents Pieds-noirs, qu'une épidémie avait rendus moins rebelles à l'évangélisation. Puis se dirigeant vers les Cris aussi éprouvés par la maladie, il fut leur soutien et leur consolation. Mettant lui-même la main à la charrue ii confia à la terre les premières semences sur lesquelles ces nomades aient jamais compté pour une partie de leur subsistance.

En 1861, Mgr Taché, se trouvait à la mission du Lac Ste-Anne, située à 40 milles au nord d'Edmonton et desservie depuis 1852 par le Père Lacombe. Crowfoot, le grand chef Pied-Noir, vint trouver le prélat et lui demanda un missionnaire pour sa tribu, promettant que non seulement le prêtre ne serait pas molesté, mais qu'au contraire par considération pour lui, on éviterait de porter la guerre dans le camp ennemi quand le missionnaire y serait. Cette démarche de la part du grand chef détermina Mgr Taché à fonder un nouvel établissement d'où il pourrait atteindre plus facilement les Pieds-Noirs. D'autres raisons conseillaient aussi cette nouvelle fondation: les Métis augmentaient en nombre en cette mission du Lac Ste-Anne et le sol était peu propice à la culture, on pouvait aisément trouver un emplacement plus favorable. Le Père Lacombe indiquait plusieurs endroits propices à un grand établissement. Il fallait choisir. Mgr Taché voulut explorer lui-même les lieux. Un jour, en compagnie du Père Lacombe, étant arrivé à un endroit magnifique situé près de la rivière Esturgeon à 9 milles de la mission St-Joachim, située au Fort des Prairies, aujourd'hui le belle ville d'Edmonton, capitale de l'Alberta, il planta son bâton en terre en disant à son compagnon: "Ici sera la nouvelle mission, et nous l'appellerons St-Albert en souvenir de votre saint patron."

Le Père Lacombe présida lui-même à l'établissement de cette mission, et travailla de ses propres mains à la construction de l'église et de l'école, il y bâtit un pont sur la rivière, pont qui devint fameux étant le premier bâti dans les territoires de la Baie d'Hudson.

Sous sa direction St-Albert devint bientôt le centre le plus important après St-Boniface. Sept ans après, en 1868, on pouvait faire le rapport suivant de cette mission: "Près de cinq cents métis et quelques sauvages fréquentent l'humble chapelle et l'école de St-Albert. Les Soeurs Grises donnent aux missionnaires un concours efficace et dévoué, soignent les malades, fort l'école. On instruit les enfants non pas de façon à en faire des capacitaires diplômés, mais de bons ouvriers et de bonnes ouvrières, on leur donne outre l'instruction religieuse, une connaissance du français et de l'Anglais suffisante pour entrer en rapport avec les blancs, on y joint le secret d'un peu de calcul. Aux garçons on apprend à cultiver la terre, à travailler le bois, à se bâtir une maison. Les filles apprennent à coudre, à laver à repasser le linge, à entretenir un jardin et même à cuisiner: ce qui est fort simple dans le Nord-Ouest".

Ceci était écrit en 1868. En 1869 s'accomplit un grand évènement qui devait être pour le Nord-Ouest le signal de grandes transformations. Ces immenses territoires furent achetés par le gouvernement du Canada qui jusque là n'en avait pas soupçonné la richesse. Le Canada, en prenant possession, n'y trouva que des sauvages pacifiés et prêts à accepter le nouvel état de choses. Comme toujours, l'Eglise, les missionnaires avaient frayé le chemin à la civilisation. Depuis un demi-siècle, depuis l'arrivée, en 1818, du grand Provencher, les missionnaires avaient sillonné ces territoires en tous sens, y avaient planté des croix, prêché la doctrine du Christ, bâti des églises, des chapelles; des écoles avaient été fondées qui distribuaient abondamment à tous la nourriture de l'intelligence. Peu à peu, les bienfaits procurés par ces oeuvres se firent sentir, les coeurs s'adoucirent les passions se calmèrent, les guerres entre les Indiens disparurent, la sauvagerie perdit de sa férocité et les intérêts et les droits de chacun prirent une forme mieux définie, la grande civilization pouvait venir, elle ne ressentirait pas trop les heurts de l'état passé.

Cette heureuse transformation fut pour beaucoup l'oeuvre des missionnaires et de leur doctrine. A la cession



Le R. P. Lacombe, O. M. I.

en 1869, l'Eglise catholique comptait dans ces immenses territoires du Nord-Ouest près de cinquante ouvriers évangéliques, sous la direction de quatre grands évêques, NN. SS. Taché, Grandin, Faraud et Clut, tous quatre de la Congrégation des Oblats. Ces ouvriers évangéliques se distribuaient comme suit: cinq prêtres séculiers: MM. Thibault, Ritchot, Georges Dugas et Kavanagh; et trente-deux missionnaires oblats, aidés par une dizaine de frères.

De plus, depuis vingt-cinq ans, de généreuses et intrépides religieuses, les soeures Grises, travaillaient avec succès, mais avec grande peine et grands sacrifices, dans ces immenses territoires et possédaient en 1869 sept établissements. Plusieurs missionnaires, ouvriers de la toute première heure, dormaient de leur dernier sommeil çà et là dans ces plaines immenses du Nord-Ouest qu'ils avaient fécondées de leurs peines, de leur travail et de leurs sueurs; d'autres après quelques années de dûrs labeurs, minés par la maladie et les infirmités, étaient retournés vers un ciel plus clément, dans leur diocèse d'origine, donner encore à l'Eglise et à la civilisation le secours des forces qui leur restaient. L'oeuvre du premier missionnaire du grand Provencher, avait donc porté ses fruits et se continuait et allait faire de cette moitié occidentale du Canada, une grande province de l'Eglise catholique dont l'église de St-Boniface serait l'Eglise mère.

* * *

Une des premières difficultés que rencontra le Gouvernement, en ouvrant ces immenses territoires à la civilisation, fut celle de traiter avec les Indiens. Des traités furent donc faits à différentes époques par lesquels les Indiens, moyennant certains privilèges, se retiraient dans des territoires déterminés, le plus souvent de leur choix et qui furent appelés "réserves". Ces traités ne furent possibles et ne furent acceptés, signés, puis observés sans aucune effusion de sang, que grâce à l'ascendant des missionnaires sur les Indiens. La vie du Père Lacombe en est un témoignage vivant. Durant toute sa vie, il fut l'intermédiaire heureux entre les sauvages et la civilisation. Quand ce n'était pas personnellement, c'était par l'intervention d'un Chef ou d'Indiens, qui l'ayant connu, se fiaient à sa parole. Le trait suivant, publié dans "l'Opinion Publique" journal de Montréal en février 1877, en est bien une preuve.

"L'été dernier le lieutenant-gouverneur du Manitoba se rendait sur les bords de la Saskatchewan, afin d'y faire un traité avec la tribu des Cris; quelques-uns étaient mal disposés et ne voulaient pas entendre parler de ce traité. Mais un chef, "l'herbe odoriférante", dans une harangue sage et persuasive, fit comprendre aux siens que c'était leur intérêt de bien s'entendre avec les blancs. Il les persuada et le traité fut conclu. Devant toute l'assemblée il demanda au gouverneur des missionnaires catholiques. Le représentant de la Reine l'embrassa et lui remit un bel habit de chef et un beau pistolet. Ce chef était un grand ami du Père Lacombe, qui l'avait converti et lui avait fait donner la confirmation par Mgr Taché en la cathédrale de St.-Boniface."

Un gros livre ne suffirait pas à raconter toutes les heureuses interventions des missionnaires dans la signature de ces traités. Citons-en une dernière:

En 1899, les riches découvertes d'or au Klondike avaient décidé nombre d'individus à se diriger vers le Nord-Ouest et la petite ville d'Edmonton s'affirmait déjà comme un centre important. Pour éviter tout froissement dans cette invasion inopinée des pays du Nord, entre la foule des mineurs et les Indiens du petit lac des Esclaves, de la rivière La Paix et de l'Athabaska, le gouvernement d'Ottawa jugea prudent de nommer une commission royale qui traiterait avec les Cris, les Montagnais et les Castors. Mais il fallait trouver un interprête et un habile diplomate. Le Père Lacombe avait alors 72 ans. L'honorable Cliford Sifton, alors ministre de l'intérieur n'hésita pas à demander au Père Lacombe de rendre ce service au gouvernement. Le Père déclina l'honneur et répondit au ministre: "C'est trop beau pour moi; je suis trop vieux maintenant pour entreprendre un tel voyage. Comment songer à faire des centaines de milles en canot, et si je tombais malade que feraient vos gens? Je vous en prie, dirigez votre choix sur un autre."

Le ministre répondit: "Non; c'est vous que nous voulons." Le Père répondit: "Et bien! télégraphiez à mon évêque et si sa réponse est affirmative, j'irai".

Mgr Grandin, ayant donné une réponse affirmative, le départ de cette commission royale s'effectua le 29 mai à Edmonton. Elle était composée en outre du Père Lacombe de MM. Laird, McKenna, Côté, Prud'homme, Dr. West et d'une escorte de onze officiers de la police montée. Le voyage dura quatre mois et partout des traités furent conclus sans difficultés à la grande satisfaction des commissaires et des indiens.

* * *

En 1875, un autre évènement d'une haute importance se préparait et devait produire une véritable transformation des territoires du Nord-Ouest. Le gouvernement décida de construire un chemin de fer qui traverserait le Dominion dans toute sa largeur et mettrait en communication directe Montréal, terminus de la navigation sur l'Atlantique, avec Vancouver, point de départ de la navigation sur l'Océan Pacifique. Les travaux n'avançaient qu'avec lenteur. L'Etat résolut de se substituer une société privée et la Compagnie du Pacifique Canadien fut céée en 1881. Bien que la nouvelle compagnie eût un délai de dix ans pour faire ces travaux, grâce à la puissance de l'argent et à l'impulsion de ses directeurs Sir G. Stephen, Donald Smith et Van Horne, les travaux furent terminés à la fin de 1885.

La pose des rails dans la prairie donna lieu, en 1883, à un incident où se trouve aujourd'hui Gleichen: Les ouvriers allaient pénétrer dans la réserve des Pieds-Noirs établis à Blakfoot Crossing et dont le chef était le fâmeux Crowfoot. Naturellement ces sauvages n'étaient pas du tout disposés à souffrir qu'on s'emparât d'une lisière de leur réserve. Tout préparé à la résistance, ils pouvaient mettre sur pied quinze cent guerriers bien armés et massacrer les travailleurs du Pacifique. Le Père Lacombe apprend cette malheureuse affaire il se rend immédiatement sur les lieux où les sauvages, Crowfoot à leur tête se préparaient à la lutte. Il les trouve au comble de l'irritation.

"Attendez, leur dit le Père Lacombe, je vais moi-même faire respecter vos droits."

Il court vers les ingénieurs et les ouvriers et les prie de suspendre leurs travaux, car il y a un malentendu. Mais ceux-ci répondent qu'ils ne craignent pas les sauvages et qu'ils continueront leur besogne.

Sans plus discuter, le Père, comprenant qu'un massacre se prépare, télégraphie au gouverneur Dewdney et le prie de venir aussitôt. Les ouvriers, ignorant complètement ce dont la rage d'un sauvage est capable, contiuent leurs travaux, insouciants du danger. Heureusement le Père Lacombe ne reste pas inactif. Il achète deux cent livres de sucre, autant de tabac et de thé, plusieurs sacs de farine, les fait transporter chez les Indiens e tles convoque à un grand conseil. Tout le monde est dans l'attente. Que va-t-il dire?. . . "Mes amis, leur dit-il, vous ai-je jamais trompés? . . . Cette fois encore if faut que vous m'écoutiez. Jeunes guerriers, approchez et distribuez à la foule ces présents, et vous mes chers sauvages, acceptez-les comme témoignage de la vérité que je vais vous faire entendre. Ne faites aucun mal à ces blancs et laissez-les travailler sur vos terres sans opposer de résistance. Laissez-les poser leurs barres de fer et vous verrez que tout s'arrangera pour votre bien. Le grand chef gouverneur va bientôt arriver et s'entendre avec vous. Ayez un peu de patience et si l'arrangement qu'il vous proposera ne vous convient pas, il sera temps encore de garder vos terres et d'en expulser les travailleurs". Crowfoot prit alors la parole et déclara que le conseil du chef de la prière était bon et qu'il fallait le suivre.Conseils et présents calmèrent la fureur des sauvages. Quelques jours après le gouverneur Dewdney vint les voir, et leur dit: "Vous avez bien agi en suivant les conseils du Père Lacombe et je vous en remercie. Voici ce que je viens vous proposer, en échange de la terre que le chemin de fer va vous prendre sur la lisière de votre réserve, je vais vous en donner cent fois autant en arrière de cette réserve, et si vous ne voulez pas, nous allons défaire les travaux commencés et tracer le chemin en dehors."

Tous se déclarèrent satisfaits, et la réserve fut agrandie en conséquence du côté sud. Le gouverneur se montra très reconnaissant au Père Lacombe pour son heureuse

(A suivre en page 2)

"CHANTECLER"

Tiens! le facteur. . . Une lettre pour moi?

Je prends l'enveloppe; j'ouvre. . .

Mon regard est de suite attiré par l'en-tête, en belle gothique, (je n'ai jamais bien compris pourquoi les Anglais appellent celà du "Text"? . . . ils sont si originaux) Un en-tête bref, d'un seul mot, pas magique, mais un beau mot; avec aussi un coq, rouge, un vrai coq Gaulois que n'aurait certainement pas désavoué feu Monsieur Rostand.

Et je lis: "CHANTECLERC" club littéraire, musical, sportif.

Je cherche. . . non! je ne trouve pas. . . C'est nouveau.

Suit une invitation à une partie de raquettes, suivie d'un lunch, etc etc. Et c'est signé. . . mais je le connais . . . le cachottier!

Pour une innovation, c'est une innovation . . . littéraire, musical, sportif. . .

Si j'irai? certainement, mais auparavant allons voir notre ami.

. . . .

—Je parie que mon invitation vous a intrigué?

—Ma foi, je l'avoue et je serais bien aise d'obtenir quelques détails complémentaires.

La-dessus mon interlocuteur m'offre une chaise, car, me dit-il "je serai peut-être long"

. . . .

—Mon intention, je devrais plutôt dire "notre", car c'est à la suite d'une conversation avec quelques amis que cette idée m'est venue, notre intention dis-je, est de réunir. . . écoutez-moi bien . . . des personnes, messieurs, dames et jeunes filles (notre club est mixte) des personnes . . . comment dirais-je? . . . mettons "select" le mot français m'échappe . . . , de réunir donc, ceux, canadiens, français ou Anglais, qui voudront bien joindre notre cercle, par des amusements sportifs, tennis en été, raquettes, patins, etc, etc, en hiver. . .

—Mais voilà! comme vous savez, certains sports coûtent cher, et, s'ils donnent ou améliorent la santé, ils ne rapportent point d'argent; c'est pourquoi nous avons eu l'idée de nous adjoindre un cercle dramatique, qui lui nous rapportera *bon an, mal an*, pour nos frais de sport, quelques centaines de dollars. Bien entendu, nous joindrons au but pécuniaire celui de donner ce qu'il y a de meilleur en fait de pièces françaises, tant au point de vue moral qu'au point de vue littéraire.

Je trouvai l'idée excellente et après avoir promis d'assister le soir à la partie de raquettes, je pris congé.

. . . .

Rendez-vous, 8 heures, Ecole Normale, St. Boniface.

7 heures et demie; je suis en avance. L'organisateur me reçoit et déjà me présente à plusieurs personnes. Je suis en avance, mais je ne suis pas le premier. . . Bon signe! on sera nombreux.

Je fais les cent pas en attendant le départ et tout en causant avec quelques invités j'arrive à la cuisine où quelques dames sont affairées. L'une filtre du café, (du bon café à en juger par l'odeur), d'autres tailladent de gros gâteaux appétissants; d'autres encore déballent des petits paquets bourrés de sandwiches.

8 heures. . . Une cinquantaine de personnes sont là attendant le départ.

Enfin le capitaine donne le signal. Nous dévalons le grand escalier de l'Ecole . . . quelques-uns point sur leurs pieds; il "poudre". On chausse les raquettes et, en route.

Les langues vont leur train, on jase, on caquette, on chantonne. . .

Il y a des trainards. Un voisin m'explique: "C'est la première fois que ce monsieur et cette demoiselle craussent des raquettes". Des lazzis. . . on rit. C'est la joie de se sentir dehors, sous la neige, au grand air. . .

On descend les pentes de la Sei-

(A suivre en page 2)

LES HEROS OUBLIES

(Suite de la page 1)

médiation, et il l'invita à le suivre dans sa visite aux différentes réserves.

* * *

Durant les troubles de 1885 le Père Lacombe obtint encore de la Tribu des Pieds-Noirs sa neutralité et à la Chambre des Communes Sir John McDonald communiquait ce message: "J'ai reçu aujourd'hui un télégramme du Père Lacombe m'assurant de la fidélité de tous les sauvages Pieds-Noirs de Carlton et de l'Ouest".

Cependant certaines rumeurs ayant couru, le Père Lacombe n'était cependant pas sans appréhension, il alla de nouveau voir les Pieds-Noirs et leur donna des nouvelles de la rébellion et les exhorta de nouveau à rester calmes. Crowfoot, homme intelligent et plein de sens, convoqua ses guerriers en conseil et ils décidèrent de promettre au Père Lacombe que les Pieds-Noirs, sous aucun prétexte, ne prendraient les armes pour se joindre à la rébellion.

Le Père Lacombe envoya alors ce télégramme à Sir John McDonald: "Les Pieds-Noirs vous seront loyaux jusqu'à la fin." "Enfin, dit Sir John, depuis longtemps nous n'avons que de mauvaises nouvelles du Nord-Ouest, en voilà une enfin de notre ami le Père Lacombe qui vient nous réjouir le coeur."

En raison des dangers auxquels les Pieds-Noirs pouvaient être exposés et vu l'inconstance naturelle de tout sauvage, le Père Lacombe, de concert avec le Gouverneur, crut prudent de passer un traité de paix avec eux. Vers la mi-avril le gouverneur vint avec lui de Régina à Blackfoot Crossing et un long télégramme, témoignant de la bonne volonté des Indiens, fut envoyé au gouvernement par Crowfoot. La réponse de Sir John Macdonald ne tarda pas. "Les bonnes paroles de Crowfoot sont appréciée par les grands chefs d'Ottawa. La loyauté des Pieds-Noirs ne sera jamais oubliée. Les paroles de leur chef seront envoyées à la reine. Toutes les promesses de Dewdney et du Père Lacombe seront fidèlement exécutées."

Au Parlement Sir John donna lecture de ces bonnes nouvelles. Les Pieds-Noirs demeurèrent fidèles jusqu'à la fin.

Sir John Macdonald, pour le récompenser, l'invita à venir à Ottawa, afin de le remercier par lui-même. Accompagné du Père Lacombe et de ses frères Three-Bulls et Red-Crow, dans leurs costumes flamboyants, Crowfoot vint donc à Ottawa où Sir John les reçut au Parlement, leur offrit ensuite l'hospitalité de sa maison privée. Le gouverneur général les attendait à Rideau Hall, où il les reçut en grande tenue, leur témoignant la satisfaction qu'il avait eue de leur loyauté. Malgré son attachement au Père Lacombe, Crowfoot ne se convertit qu'à son lit de mort; il mourut le 24 avril 1890 après dix jours de maladie. Le Père Lacombe, absent, ne put l'assister et ce fut le père Doucet, O.M.I., qui le remplaça. Il reçut le baptême et fut enterré en terre sainte.

La dernière oeuvre du Père Lacombe fut la fondation d'un hospice de vieillards, le "Lacombe Home", à Midnapore, Alberta. Aidé de généreux donateurs, ses amis et admirateurs, il réussit à l'âge de plus de quatre-vingts ans à fonder cet établissement où il mourut en 1916, à l'âge de 89 ans et après avoir passé soixante et six ans dans les missions du Nord-Ouest.

Il fut un grand missionnaire, un grand apôtre et un grand citoyen. Les nations s'honorent en honorant de tels hommes. Souhaitons que le Canada, l'Ouest en particulier, n'oublieront pas le Père Lacombe et feront revivre cette grande figure.

Il fut l'un des instigateurs de la fondation des premières écoles indiennes industrielles. Un rapport manuscrit, écrit par le Père Hugonard en 1908, commence comme suit: "L'Ecole Industrielle de Qu'Appelle fut établie par le gouvernement à la demande de NN. SS. Taché et Grandin et du Père Lacombe qui obtint, en même temps, l'école de High River pour les Pieds-Noirs.

Avant de donner quelques notes sur l'école de Qu'Appelle, dans un prochain article nous rendrons un faible hommage à celles qui furent dès l apremière heure les grandes auxiliaires des oeuvres du P. Hugonard, les Soeus Grises.

G. C.

"CHANTECLER"

(Suite de la page 1)

ne, et le capitaine, pour nous mettre à l'abri du vent (quelle sollicitude) se propose de suivre la rivière.

Tout va bien, les trainards on rejoint. Ce sont maintenant des experts. Halte! Le capitaine fulmine, il vient de se mettre les pieds, non dans le plat, mais dans l'eau qui a envahi la glace et qui est à peine visible sous la neige qui tombe. Retour.

10 heures et demie. Plus de cent personnes, je dis bien, 100, sont réunies dans une des salles de l'Ecole, autour des tables chargées de sandwiches et de gâteaux. Le café fume dans les tasses.

Sous l'action de la chaleur les joues sont rouges à craquer et tout en parlant chacun fait honneur au lunch.

Il n'y a pas assez de tables, car beaucoup ne sont venus que pour assister à la petite soirée récréative qui suivra le lunch. Je connais la plupart des assistants. L'élite canadienne et française est là, aussi quelques anglais.

Mon ami qui est à ma table, jubile, le "Club" est en bonne voie. Pour une première fois, au-delà de 100 personnes, ce n'est pas mal.

Les gâteaux subtilisés, on monte dans la salle supérieure de l'Ecole et les amusements commencent. Quel entrain, quelle joie, quels rires. La musique est excellente et le programme se poursuit fort avant dans la soirée.

—Minuit, déjà! Comme le temps a passé.

Je serre quelques mains. Mon ami vient à moi et je devine à son air le point d'interrogation.

— Très, très bien amusé. Comptez sur moi.

—Nous avons l'intention, me dit- il de donner assez souvent de ces petites parties. N'oubliez pas, jeudi prochain, 23 février, patinage à l'Ecole Provencher, lunch à l'Ecole Normale, même heure. Amenez vos amis!

Et du haut de l'escalier, à mesure que je descends, il me lance: "Et n'oubliez pas aussi que les amis de vos amis . . . "

Joseph Mercier

LES ANIMAUX DE RACE PURE ET LES ANIMAUX METIS

Les uns sont-ils plus sujets aux maladies contagieuses que les autres?

L'idée s'est répandue que les vaches laitières de race pure sont plus sujettes aux maladies et spécialement à la tuberculose, que les bêtes communes ou métisses. Le directeur des fermes expérimentales fédérales, M. E. S. Archibald, consulté à ce sujet, a répondu ce qui suit:

"Nous avons dix-huit fermes expérimentales, qui gardent des vaches laitières, et plusieurs de ces établissements ont à la fois des bêtes pur sang et métis. La tuberculose a fait son apparition à deux endroits, et nous n'avons pas constaté que les bêtes de race pure y fussent plus susceptibles que les autres. La résistance à la maladie n'était pas plus grande chez les unes que chez les autres, et ceci s'applique tout aussi bien à la tuberculose qu'à l'avortement épizootique — partout où il y a eu des réactions à l'épreuve sous-cutanée". Le directeur en conclut donc que la constitution des animaux et leur isolement d'avec ceux qui sont malades sont des facteurs beaucoup plus importants, en ce qui concerne la protection contre la maladie, que la qualité de ces animaux, c'est-à-dire, la proportion de sang pur qu'ils peuvent avoir.

La même question a été posée au directeur général du service vétérinaire, le docteur F. Torrance, qui a répondu catégoriquement que les bêtes pur sang ne sont pas plus sujettes à la maladie que les autres. S'il y a plus de bêtes de race pure qui s'infectent que de bêtes communes, c'est probablement parce qu'elles sont tenues plus renfermées, qu'elles viennent en contact avec des animaux nouvellement introduits, qui n'ont pas été soumis aux précautions nécessaires, ou qu'elles ont été conduites à des expositions où elles sont exposées à l'infection. En somme, il ne s'agit pas là d'une susceptibilité plus grande chez les bêtes pur sang que chez les bêtes métisses, mais plutôt d'une exposition plus fréquente à la maladie.

NOUVELLES LOCALES

Une jolie partie de cartes la semaine dernière dans les salles de l'Union Canadienne.

M. R. A. Poulain, le secrétaire de la Municipalité de St-Vital est parti la semaine dernière pour un voyage de quelques semaines à Montréal.

Il est encore question pour ce printemps d'une grève entre les corps de métier et les entrepreneurs de construction. Il n'y a pourtant pas trop d'ouvrage pour arrêter les travaux.

Un nommé George Williams, travaillant pour le Canadian Pacific, âgé de 50 ans, s'est fait tuer la semaine dernière par une automobile à minuit, jeudi, et le chauffeur a pris la fuite.

Le gouvernement local a ouvert une limite de bois sur la ferme de la prison sur le chemin de fer du Greater Winnipeg Water District et emploiera 150 hommes pour le reste de l'hiver.

Mad. Graham du Norwood a assisté à l'assemblée de la Commission Scolaire tenue jeudi dernier à l'Ecole Provencher, et elle a posé une série de questions que les commissaires ont décidé de remettre la réponse à une autre séance.

Les amis de M. L. A. Goyette assistant gérant de la Banque d'Hochelaga à Winnipeg lui ont présenté la semaine dernière une bourse en or a l'occasion de son futur mariage le 25 de février à Teullac avec Melle H. Roberge.

CONFERENCE SUR LE SPIRITISME

Dimanche, 19 courant, dans la salle du petit séminaire, j'ai eu le plaisir d'entendre Mr. Sabourin, directeur du Petit Séminaire, dans une conférence sur le spiritisme. Je ne vous cache pas que je m'y étais rendu avec des idées plutôt préconçues, avant étudié beaucoup la question, et ayant surtout assisté en Europe a des expériences des plus sérieuses et des mieux conduites.

Devant une salle comble, présidée par M. Raymond, président de l'A.C.J.C., Mr. Sabourin dont l'éloge n'est plus à faire, nous a donné un vrai régal scientifique; le conférencier manie la langue française avec autant de facilité et de grâce que ses argumentations serrées, et ce que j'ai admiré en lui, c'est que, contrairement à la plupart des conférences que j'ai entendues jusqu'à ce jour, ile est d'une impartialité remarquable: Il admet les faits, et reconnait ce qu'il y a de mystérieux; il ne rejette pas en bloc toutes les expériences, mais d'autre part, quand intervention de l'esprit il y a, il est persuadé, comme d'ailleurs tous les savants qui ont étudié la question, que seul l'esprit du mal fait agir le medium et la table, prenant le nom de tel ou tel défunt à l'effet de tromper davantage. Il nous a expliqué très clairement l'interprétation donnée à ces faits par physiologistes et spirites qui finalement se rejoignent aux spiritualistes. Le sujet télépathie a été traité de main de maitre, et le conférencier a su, malgré les termes employés, des plus abstraits, se mettre a portée de tous ses auditeurs, chose bien rare chez un homme supérieur tel que Mr. Sabourin, philosophe et théologien remarquable.

La soirée s'est terminée par le chant "le Cor" et "la mort de Valentin" interprétés admirablement par M. Betournay, Après celà, Mdlles Desautels, Couture et Pelletier nous ont, en un gracieux sixmains donné l'ouverture de "Si j'étais Roi".

Enfin notre si sympathique Mr. Jubinville s'est fait l'interprète de la société pour remercier le conférencier.

A quand pareil régal littéraire?

A. C. de la Lande.

A TRAVERS LES FAITS ET LES OEUVRES

(Suite)

Sans doute vous pouvez ne pas me croire, mais puis-je en dire davantage? Mes paroles à ce sujet ont singulièrement été justifiées par les faits. Nous avons vu cette mesure acceptée, dans le sens indiqué par moi, par les chefs de toutes les nuances de l'opinion nationaliste en Irlande et au-dehors. Elle a été acceptée aux Etats-Unis par la population irlandaise de ce pays, dont nous devrions redouter la vengeance si nous devions en croire certains membres de cette chambre. Pas une voix dissidente ne s'est élevée, pas un Irlandais — j'entends un Irlandais nationaliste — n'a dit un mot contre ce bill, et je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'il y a des groupes divers parmi les Irlandais nationalistes de même qu'il y en a jusque dans le grand parti conservateur. Je dis que, autant qu'il est possible à une nation d'accepter une mesure joyeusement, librement et sans réserve, comme un règlement final, le peuple d'Irlande a manifestement accepté ainsi cette mesure." (*Hansard's Parliamentary Debates, third series; vol.* 306, *pp.* 1171-1174).

Voilà ce que disait Parnell en 1886, dans la chambre des communes, au sujet du bill du *Home Rule* présenté par Gladstone. Il l'acceptait comme un règlement final des revendications irlandaises. De quel front M. de Valera vient-il aujourd'hui prétendre que ses collègues, Arthur Griffith, Michael Collins et les autres, ont fait ce que Parnell a refusé, "fixer des bornes à la marche de la nation"? Remarquez bien que le bill accepté si complètement par celui qu'on appelait "the uncrowned king of Ireland" allait beaucoup moins loin en faveur de l'Irlande que le présent traité. Il ne lui accordait pas sa liberté fiscale, il lui imposait des contributions assez lourdes aux finances impériales, il retenait pour l'administration britannique des pouvoirs considérables dont le nouvel accord fait aujourd'hui table rase. Et cependant ce bill de *Home Rule* de 1886., Parnell l'acceptait sans réserve et comme un règlement final, tandis que M. de Valera, dans son obstination étroite de doctrinaire outrancier, s'acharne à sa chimère républicaine et serait prêt à risquer l'asservissement de son pays plutôt que de le voir heureux et prospère dans la jouissance de la plus large autonomie. En presence d'une telle situation nous concevons qu'un organe irlandais, le *Freeman's Journal*, de Dublin, pousse ce cri de patriotique douleur: "Que les délégués de l'Irlande soient obligés de se défendre et même de se battre pour sauver leur oeuvre de la destruction dont la menaçent des hommes qui se disent représentants du peuple irlandais, c'est une des plus étonnantes tragédies qui se soient produites au cours d'une tragique histoire."

Nous le déclarons en toute sincérité, c'est avec stupéfaction que nous lisons les comptes rendus des séances du Dail Eireann. Est-il possible que des représentants irlandais repoussent avec une passion si opiniâtre un statut constitutionnel et des franchises nationales qui eussent arraché des larmes de joie à O'Connell et un cri d'allégresse à Parnell?

Mais, non, Dieu merci, ces sectaires du *sin-feinisme* ne réussiront pas à entraîner vers l'abîme leurs compatriotes. La raison et le bon sens politique vont prévaloir. Les meilleures influences sont à l'oeuvre et vont l'emporter sur les déclamations insensées des funestes conseillers du suicide national. On annonce que les évêques d'Irlande le vénérable cardinal à leur tête, font entendre des paroles de sagesse, inspirées par le patriotisme le plus pur et le plus clairvoyant. Déjà la saine opinion irlandaise s'affirme et réclame la ratification. Le comté historique de Clare qui, en 1828, envoya triomphalement O'Connell forcer les portes du palais de Westminster et enlever de haute lutte l'émancipation catholique, vient d'élever la voix pour indiquer au Dail Eireann le devoir qui s'impose. Un vote d'ajournement propice à l'action favorable des éléments qui poussent à l'acceptation vient de raffermir les espérances de Griffith, de Collins et de leurs amis. Il commence à paraître manifeste que M. de Valera joue une partie désespérée. Nous faisons des voeux pour que ces indices ne soient pas trompeurs et pour que la victoire de l'accord conclu à Londres dans la nuit du 5 décembre apporte enfin à la malheureuse Irlande la paix dont elle a tant besoin.

Ceux qui nous font l'honneur de suivre ces chroniques nous permettront bien de rappeler que ce qui se passe à l'heure actuelle justifie les éclaircissements que nous avons essayé de leur offrir à maintes reprises, lorsque la succession des événements nous amenait à traiter ici la question irlandaise.

Espérons que prochainement nous aurons à constater l'heureux terme de cette crise si longtemps prolongée.

TU ES SACERDOS IN AETERNUM

J'ai dans ma causerie de la semaine dernière parlé du missionnaire, et je me ferais un vrai scrupule, en journaliste sincère, de ne pas mentionner le prêtre de nos villes. . .

Qu'est pour nous le prêtre? Eh, ami lecteur, dites-moi donc, quand vous succombez sous le poids du chagrin, quand la douleur vous saisit à la gorge et vous étouffe, que vous versez, toutes les larmes de vos yeux, où allel-vous? Chez qui allez-vous déverser le trop plein de votre coeur? . . . Chez le prêtre, j'en réponds. . . Maints incroyants même vont chez cet ami chercher cette consolation qu'ils qu'ils savent très bien ne pouvoir recevoir d'un homme. . .

Et pourtant le prêtre, a-t-il des détracteurs. . . N'entend-on pas à tout bout de champ, répéter ces mêmes rangaines: "quelle vie de paresseux. . . Rien à faire. . . etc.

Prenons donc le prêtre un jour de la semaine, voyons le samedi, jour qui pour la plupart ne compte qu'à demi. Quand i la pu se reposer la nuit sans avoir été appelé une fois ou deux par un malade, il va dire sa messe, prend vite un modeste déjeuner, et après quelques regards jetés sur les journaux, se met à l'étude: cathéchisme à préparer, le sermon pour le dimanche, lettres à écrire. Puis viennent les malades à visiter à l'hôpital ou à leur domicile. Il rentre: deux, trois ou quatre visites l'attendent. Et arrive midi. Il prend son repas pendant lequel, parfois, il est dérangé souvent, puis recommencent les visites de malades et pauvres. A trois heures, il va s'enfermer dans le confessional où jusqu'à dix heures parfois défilent devant ses yeux toutes les misères de l'humanité. . . Quand il rentre à dix heures, il a souvent encore des lettres à répondre. . .

Et ainsi se passent tous les jours de l'année. . . Direz-vous encore que le prêtre de la ville n'a rien à faire et que sa vie est une sinécure perpétuelle?

Et avez-vous parfois songé à quelles lois il est soumis, à quelle sévérité de règlements il est astreint? Avez-vous pesé ses responsabilités morales et matérielles? Matérielles: quand arrive la date des payements à effectuer pour la paroisse, des arrangements à faire, qui donc doit supporter tous les ennuis? Le prêtre encore. . .

Morales: Ici, quelle responsabilité devant Dieu. . . Le prêtre doit répondre devant Dieu du troupeau à lui confié, et Dieu lui demandera "Qu'as tu fait de tes frères?

Et quel exemple il doit donner à ses ouailles? Il n'est pas question pour lui de dire: faites ce que je dis, mais ne faites pas comme moi" Vous me direz "il y en a qui tombent" je suis d'accord avec vous, et n'oublions pas que le prêtre est un homme comme moi, comme vous, avec toutes ses faiblesses, et qu'avec les occasions qu'il rencontre chaque jour sur son chemin, il faut être un saint, oui, un saint, pour ne pas faillir. Une chose qui m'étonne, c'est qu'il y ait si peu de défections. . .

C'est pourquoi, respectons nos prêtres, mais surtout, aimons-les, et nous leur rendrons moins aigus les cailloux du chemin, et moins acerbes les ronces de la vie.

A. C. de la Lande.

LE MARDI-GRAS A LA MODE

A la demande du public il nous fait plaisir d'annoncer que le *Vieux Mardi-Gras* sera célébré au patinoire de l'Académie Proencher le 28 février prochain, sous les auspices de la Saint-Vincent de Paul. Venez en foule on vous réserve des surprises.